

# **LE COMTE DE CHANTELEINE**



**1864**

**Collection**  
**INDYSPENSABLES**  
**Vos classiques en version DYS**

**Éditions Joli Monde**  
18000 Bourges

---

[contact@editions-jolimonde.fr](mailto:contact@editions-jolimonde.fr)

---

Copyright © novembre 2020

**Collection INDYSPENSABLES**

## **Note de l'éditeur :**

Les Éditions Joli Monde ont pour but de mettre les œuvres classiques de la littérature française à la disposition de tous.

Nous vous proposons donc la collection *INDISPENSABLES qui* comprend les œuvres de grands auteurs adaptées aux lecteurs souffrant de troubles de lecture.

Cette version est identique à la version originale. Seule la mise en page a été adaptée pour faciliter la lecture aux personnes présentant des troubles DYS, des difficultés de lecture ou des déficiences visuelles.

Nos publications sont régulièrement enrichies et actualisées. Pour être informé des dernières mises à jour de cette Collection, merci de nous écrire :

**[contact@editions-jolimonde.fr](mailto:contact@editions-jolimonde.fr)**

# **LE COMTE DE CHANTELEINE**

## **Épisode de la Révolution**

1864



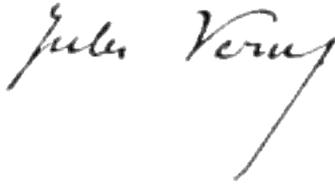
**JU**

**LES VERNE**

(1828-1905)

**LES ŒUVRES  
LES PLUS CÉLÈBRES  
JULES VERNE**

- Cinq semaines en ballon (1863)
- Voyage au Centre de la Terre (1864)
- De la Terre à la Lune (1865)
- Les Enfants du Capitaine Grant (1868)
- Paris au XIXe siècle (1860)
- Vingt Mille Lieues sous les Mers (1870)
- Le Tour du Monde en 80 Jours (1873)
- L'Île Mystérieuse (1874)
- Michel Strogoff (1876)

A handwritten signature of Jules Verne in black ink, written in a cursive style. The signature is positioned to the left of the printed name.

**JULES VERNE**

## **BIOGRAPHIE**

Né à Nantes le 8 février 1828 de Pierre Verne, avoué près la Cour d'Appel et de Sophie Allotte de la Fuyë, fille d'une famille d'armateurs français, Jules Verne est l'aîné d'une fratrie de cinq enfants.

Destiné à suivre les traces de son père en reprenant sa charge d'avoué, Jules Verne suit des études de droit qu'il termine à Paris en 1848. Bien que reçu à sa thèse, Jules Verne refusera de prendre la suite de son père.

Son goût pour la littérature le plonge dans l'écriture et il commence parallèlement à se passionner de plus en plus pour la science et l'univers des découvertes.

L'envie de devenir écrivain s'accroît tant et si bien que Jules Verne se lance dans l'écriture de pièces de théâtre et de nouvelles. Il abandonne définitivement son avenir juridique pourtant tout tracé. Il fait alors la connaissance d'Alexandre Dumas qui accepte de monter sa première comédie *Pailles Rompues*, laquelle connaîtra un franc succès.

Nommé Secrétaire du Théâtre Lyrique en 1852, Jules Verne fait la connaissance, en 1856, d'Honorine de Vial Morel, une jeune veuve mère de deux fillettes, qui deviendra son épouse en 1857.

De leur union naîtra Michel Verne en 1861.

Pour subvenir aux besoins de sa famille, Jules Vernes devient agent de change à la Bourse de Paris.

Travaillant le jour, il étudie la nuit : mathématiques, physique, géographie, botanique. Il commence à construire son œuvre.

Passionné par la mer, Jules Verne embarque sur un bateau en 1859 à la découverte de l'Écosse en compagnie de son ami Aristide Hignard. C'est en 1862 que Jules Verne fait la rencontre de l'éditeur Pierre-Jules Hetzel qui publiera alors son premier manuscrit *Voyage en l'air*, sous le titre de *Cinq semaines en ballon*. Ce grand éditeur, enthousiasmé par le génie de Jules Verne, lui proposera un contrat qui l'attachera à sa maison d'édition durant toute sa carrière. Naîtra également entre ces deux hommes une grande et sincère amitié.

*Cinq semaines en ballon* sera le premier volume des *Voyages Extraordinaires* qui en compteront 54 en tout.

Jules Verne, travailleur acharné, élaborera une œuvre immense : *Paris au XXème siècle* en 1863, *Voyage au centre de la Terre* en 1864, *De la terre à la lune* en 1865, etc.

C'est en 1867 que cet amoureux des mers embarque à bord d'un gros paquebot, à destination de l'Amérique, en compagnie de son frère. Il baptisera d'ailleurs son propre bateau Saint Michel en hommage à son fils. Les Saint-

Michel II et III prendront sa suite au fil des années.

C'est en 1871 que Jules Verne décide de s'installer à Amiens, ville d'origine de son épouse. Il écrira cette même année un roman d'aventure qui deviendra un chef d'œuvre : *Tour du monde en quatre-vingt jours*.

Jules Verne repart en mer de 1878 à 1883, parcourant les flots d'Alger en Écosse jusqu'en Norvège. Il fait ensuite une grande croisière avec sa femme en 1884.

Mais le vent tourne : victime de la folie de son neveu en 1886, Jules Verne reçoit une balle de revolver

dans la jambe, ce qui lui imposera une boiterie tout le reste de sa vie.

C'est aussi au cours de cette même année que Jules Verne devra surmonter le décès de son vieil ami et collaborateur, Pierre-Jules Hetzel.

1888 : Jules Verne prend les fonctions de Conseiller municipal de la ville d'Amiens tout en continuant, bien sûr, à écrire ses œuvres. Il publie alors l'année suivante *Famille sans-nom* et *Sans-dessus dessous*.

Mais de santé de plus en plus fragile, Jules Verne voit s'ajouter à

sa blessure handicapante une cataracte et du diabète.

Il meurt d'ailleurs d'une crise de diabète le 24 mars 1905 à Amiens.

Pas moins de 5000 personnes assisteront à ses funérailles au cimetière de la Madeleine à Amiens.

Michel Verne, son fils, continuera à publier plusieurs de ses œuvres auxquelles il ajoutera parfois sa propre patte d'écrivain.

Au cours de ce siècle verront également le jour : l'électricité, le téléphone, le télégraphe, les chemins de fer et les machines à vapeur

# **TABLE DES MATIÈRES**

dix mois d'une guerre héroïque.	19
la route de Guérande.	37
la traversée.	73
le château de Chanteleine.	91
quimper en 1793.	121
l'auberge du triangle égalitaire.	149
le cimetière.	175
la fuite.	201
douarnenez	223
l'île tristan	251
quelques jours de bonheur.	281
le départ.	307

le prêtre mystérieux. 329

les grottes de morgat. 343

la confession. 369

le 9 thermidor. 387

"Depuis ce jour, Quimper fut  
livré à l'arbitraire des  
républicains et de la  
municipalité."

Jules Verne



# I.

## DIX MOIS D'UNE GUERRE HÉROÏQUE.

Le 24 février 1793, la Convention nationale décréta une levée supplémentaire de trois cent mille hommes pour résister à la coalition étrangère ; le 10 mars suivant, le tirage des conscrits devait avoir lieu à Saint-Florent, en Anjou, pour le contingent de cette commune.

Ni la proscription des nobles, ni la mort de Louis XVI n'avaient pu émouvoir les paysans de l'Ouest ; mais la dispersion de leurs prêtres, la violation de leurs églises, l'intronisation des curés assermentés dans les paroisses, et enfin cette dernière mesure de la conscription, les poussèrent à bout. — Puisqu'il faut mourir, mourons chez nous ! s'écrièrent-ils.

Ils se jetèrent sur les commissaires de la Convention, et, armés de leurs bâtons, ils mirent en pleine déroute la milice rassemblée pour protéger le tirage.

Ce jour-là, la guerre de Vendée venait de commencer ; le noyau de l'armée catholique et royale se formait sous la direction du voiturier Cathelineau et du garde-chasse Stofflet.

Le 14 mars, la petite troupe s'empara du château de Jallais, défendu par les soldats du 84<sup>e</sup> et par la garde nationale de Charonnes. Là, fut enlevé aux républicains ce premier canon de l'armée catholique, qui fut baptisé *le Missionnaire*.

— À cela il faut une suite, dit Cathelineau à ses camarades.

Cette suite fut la guerre de ces paysans, qui mirent aux abois les meilleures troupes de la république.

Après le coup de main du château de Jallais, les deux chefs vendéens s'emparèrent de Chollet, et firent des cartouches avec les gargousses des canons républicains. Le mouvement gagna, dès lors, les provinces du Poitou et de l'Anjou ; à la fin de mars, Chantonay fut pillé, Saint-Fulgent pris. Pâques approchait, les paysans se séparèrent pour aller accomplir leurs devoirs religieux, cuire du pain, et changer leurs sabots usés à poursuivre les Bleus.

En avril, l'insurrection recommença ; les gars du Marais et ceux du Bocage se rassemblèrent sous les ordres de MM. de Charette, de Bonchamps, d'Elbée, de La Rochejaquelein, de Lescure, de Marigny. Des gentilshommes bretons vinrent se jeter dans le mouvement, et parmi eux, l'un des plus braves, l'un des meilleurs, le comte Humbert de Chanleleine ; il quitta son château, et rejoignit

l'armée catholique, forte alors de cent mille hommes.

Le comte de Chanteleine, toujours au premier rang, fut pendant dix mois de toutes les victoires comme de toutes les défaites, vainqueur à Fontenay, à Thouars, à Saumur, à Bressuire, vaincu au siège de Nantes, où mourut le généralissime Cathelineau.

Bientôt toutes les provinces de l'Ouest furent soulevées.

Les Blancs marchèrent alors de victoire en victoire, et ni Aubert Dubayet, ni Kléber avec ses terribles Mayençais, ni les troupes du général Canclaux ne purent résister à leur indomptable ardeur.

La Convention, effrayée, ordonna de détruire le sol de la Vendée et d'en chasser les « populations. » Le général Santerre demanda des mines pour faire sauter le pays, et des fumées soporifiques pour l'étouffer ; il voulait

procéder par l'asphyxie générale. Les Mayençais furent chargés de « créer le désert » décrété par le comité de salut public.

Les troupes royales, à ces nouvelles, devinrent terribles ; le comte de Chanteleine commandait alors un corps de cinq mille hommes ; il se battit en héros à Doué, aux ponts de Cé, à Torfou, à Montaigu. Mais enfin, l'heure des revers sonna.

Le 9 octobre, de Lescure fut vaincu à Châtillon ; le 15, les Vendéens étaient chassés de Chollet ; quelques jours plus tard, Bonchamps et d'Elbée tombaient frappés à mort. Marigny et Chanteleine firent des prodiges de valeur, mais les colonnes républicaines les serraient de près ; il fallut songer alors à repasser la Loire avec une armée fugitive qui comptait encore quarante mille hommes en état de combattre.

Le fleuve fut franchi au milieu d'une extrême confusion. Chanteleine et les siens rallièrent l'armée de La Rochejaquelein, qui venait d'être nommé généralissime, et là, malgré Kléber, les Blancs remportèrent une grande victoire devant Laval, la dernière de cette héroïque campagne.

En effet, les Blancs étaient désorganisés. Chanteleine travailla de son mieux à refaire l'armée royale ; il n'en avait ni le temps ni les moyens. Marceau venait d'être nommé général en chef par le comité de salut public, et il poursuivait les royalistes avec une extrême vigueur. La Rochejaquelein, Marigny, Chanteleine, durent se replier sur le Mans, puis se rejeter dans Laval, d'où ils furent chassés une troisième fois, et fuir enfin vers Ancenis, afin de repasser sur la rive gauche de la Loire.

Mais pas un pont, pas un bateau ; la masse désespérée des paysans descendit la rive droite

du fleuve, et, ne pouvant regagner la Vendée, les fuyards n'eurent d'autre ressource que de se jeter sur la Bretagne. À Blain, ils remportèrent un dernier avantage d'arrière-garde, et se précipitèrent vers Savenay.

Le comte de Chanteleine n'avait pas un seul instant failli à son devoir ; ce fut pendant la journée du 22 décembre que Marigny et lui, suivis d'une foule effarée, arrivèrent devant la ville ; ils s'embusquèrent avec une poignée de Vendéens dans deux petits bois qui couvrent Savenay.

— C'est ici qu'il faut mourir, dit Chanteleine.

Quelques heures plus tard, parurent Kléber et l'avant-garde républicaine ; le général lança trois compagnies sur les gars de Marigny et de Chanteleine ; malgré leurs efforts opiniâtres, il les débusqua et les força de rentrer dans la ville. Puis il s'arrêta, et ne fit plus un pas en avant.

Marceau et Westerman le pressèrent d'attaquer ; mais Kléber, voulant donner le temps à toute l'armée royale de se concentrer dans Savenay, ne bougea pas. Il disposa ses troupes en croissant, sur les hauteurs voisines, et il attendit patiemment l'heure d'écraser les Blancs d'un seul coup.

La nuit qui vint fut sinistre et silencieuse. On sentait que le dénouement de cette guerre était proche. Les chefs royalistes se réunirent dans un conseil suprême. Il n'y avait plus rien à attendre que de l'énergie du désespoir ; pas de quartier à espérer, pas de reddition à tenter, toute fuite impossible, il fallait donc se battre, et, pour mieux se battre, attaquer.

Le lendemain, le 23 décembre, ou, pour parler le langage du calendrier républicain, le 3 nivôse de l'an II, à huit heures du matin, les Blancs se jetèrent sur les Bleus.

Il faisait un temps affreux ; une pluie froide et glaciale tombait à torrents ; les marais étaient chargés de brouillards ; la Loire disparaissait sous la brume ; le combat allait se livrer dans la boue.

Quoique inférieurs en nombre, les Vendéens attaquèrent avec une irrésistible ardeur. Aux cris de *Vive le roi !* répondaient les cris de *Vive la république !* Le choc fut terrible ; l'avant-garde républicaine plia ; le désordre se mit dans les premiers rangs des Bleus, qui refluèrent jusqu'au quartier général de Kléber. Les munitions vinrent à leur manquer.

— Nous n'avons plus de cartouches !  
crièrent quelques soldats à leur général.

— Eh bien, les enfants, à coups de crosse !  
répondit Kléber.

Et en même temps, il lança un bataillon du 31<sup>e</sup> ; les chevaux manquaient comme les munitions ; mais le général républicain, faisant

une cavalerie de son état-major, jeta ses officiers sur l'ennemi.

Les Blancs commencèrent alors à rompre ; il leur fallut rentrer dans Savenay, où ils furent poursuivis à outrance. En vain firent-ils des prodiges de valeur ; ils durent céder au nombre. Piron, Lyrot furent tués, les armes à la main. Fleuriot, après avoir vainement essayé de rallier ses bandes éparses, dut percer l'armée républicaine pour se précipiter avec une poignée d'hommes dans les forêts voisines.

Pendant ce temps, Marigny et Chanleleine luttèrent avec désespoir ; mais les rangs des paysans s'éclaircissaient ; la mort et la fuite creusaient des vides.

— Tout est perdu ! dit Marigny au comte de Chanteleine, qui combattait en héros à ses côtés.

Le comte était un homme âgé de quarante-cinq ans à peu près, d'une belle stature, la

figure noble, hardie, mais triste sous la poudre et le sang, superbe à voir, malgré ses vêtements souillés ; il tenait d'une main un pistolet déchargé, de l'autre son sabre sanglant et faussé ; il venait de rejoindre Marigny, après avoir fait une trouée dans les rangs républicains.

— Il n'y a plus à nous défendre, dit Marigny.

— Non ! Non ! répondit le comte avec un geste de désespoir, mais ces femmes, ces enfants, ces vieillards dont regorge la ville, les abandonnerons-nous ?

— Non pas, Chanteleine ! Mais où les diriger ?

— Sur la route de Guérande.

— Va donc ! Entraîne-les à ta suite.

— Mais toi !

— Moi ! je vous protégerai tous de mes derniers coups de canon.

— Au revoir, Marigny.

— Adieu, Chanteleine.

Les deux officiers se serrèrent la main. Chanteleine se précipita dans la ville, et bientôt une longue colonne de fuyards quitta Savenay sous ses ordres en descendant vers Guérande.

— À moi, les gars ! avait crié Marigny en se séparant de son compagnon d'armes.

À ce cri, les paysans rallièrent leur chef, traînant avec eux deux pièces de huit ; Marigny les établit sur une hauteur, de manière à couvrir la retraite ; deux mille hommes, les seuls survivants de son armée, l'entouraient, prêts à se faire hacher.

Mais ils ne purent tenir contre la masse des républicains. Après deux heures d'une lutte suprême, les derniers Blancs, décimés, durent

se débander, et ils s'élancèrent à travers la campagne.

Ce jour-là, 23 décembre 1793, la grande armée catholique et royale avait fini d'exister.